

La bibliothèque du citoyen

**Ariane Chebel
d'Appollonia**

Les frontières du racisme

Identités, ethnicité, citoyenneté



SciencesPo.
Les Presses

Ariane Chebel d'Appollonia

Les frontières du racisme

Identités, ethnicité, citoyenneté

2011



SciencesPo.
Les Presses

Présentation

Faillite annoncée du multiculturalisme en Allemagne et en Grande-Bretagne, chasse aux Roms en France et en Italie, criminalisation des Latinos aux États-Unis, conflits interethniques et racisme anti-Blancs en Afrique, racisme anti-Noirs en Europe, émeutes antichrétiennes en Asie et au Moyen-Orient, antisémitisme croissant et islamophobie mondialisée... Comment expliquer la permanence des préjugés racistes en dépit d'une mobilisation antiraciste sans précédent ? Quelles sont les pratiques dominantes de rejet de l'autre ? Assistons-nous à l'émergence de nouvelles frontières ethno-raciales ? Selon une approche à la fois théorique, historique et comparée, cet ouvrage évalue la nature et les contours du racisme contemporain. Il analyse comment l'obsession sécuritaire se combine dans de nombreux pays à un repli identitaire de plus en plus exclusif, pour légitimer un renforcement du contrôle social des minorités et un durcissement du contrôle aux frontières. Donner les bases théoriques et historiques pour aider à lutter contre le racisme, le repli et le rejet de l'autre, telle est l'ambition de cet essai.

Copyright

© Presses de Sciences Po, Paris, 2012.

ISBN numérique : 9782724683547

ISBN papier : 9782724612066

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

S'informer

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site **Presses de Sciences Po**, où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

Avec le soutien du



www.centre nationaldulivre.fr



SciencesPo.
Les Presses

Table

Introduction. Les frontières du racisme

Chapitre 1. Les frontières sémantiques du racisme

Race non raciale, race raciale et racisme préracial

Race, culture et ethnicité

De la race à la culture (et inversement)

Néoracisme scientifique

Usage restrictif, usage extensif du racisme

Chapitre 2. Topographie des logiques différentialistes

Catégories ethnoraciales et ethnicité

Les pratiques d'exclusion et d'autoexclusion excluantes

Citoyenneté à géométrie variable

Chapitre 3. Géographie des pratiques discriminatoires

Racisme sans frontière

Racisme aux frontières

Racisme à usage sécuritaire

Conclusion. Les espaces de l'antiracisme

Pour en savoir plus

Introduction. Les frontières du racisme

Ariane Chebel d'Appollonia est professeur associé à Rutgers University (The State University of New Jersey, Newark) et chercheur associé au Cevipof (Sciences Po).

Qu'est-ce que le racisme ? Comment doit-on le définir ? Comment doit-on l'analyser, sachant que l'angle d'étude influera sur la définition retenue, et inversement ? Qui est raciste ? Et pourquoi ? Peut-on ne pas être raciste ? Et comment ? Les réponses à ces questions ont varié dans le temps et l'espace. William E. B. Du Bois affirmait que le problème du XXe siècle était « la ligne de partage (*color line*) entre les races les plus foncées et les races les plus claires en Asie, en Afrique, en Amérique, et dans les Îles^[1] ». Pour les auteurs allemands fuyant les persécutions nazies dans les années 1930, dont Magnus Hirschfeld, le racisme était essentiellement le produit des théories pseudo-scientifiques justifiant la « supériorité de la race aryenne ». À l'époque du colonialisme triomphant, l'attention s'est portée sur la question de la distinction équivoque entre le *civilisé* et le *primitif*, sur les liens entre le capitalisme et l'expansion coloniale, et sur les rapports entre la question coloniale et la question sociale. Sous l'effet conjugué de la décolonisation et du phénomène migratoire, de nouvelles préoccupations sont apparues, générées pour la plupart par la diversification – et l'entrecroisement – des identités raciales, ethniques et culturelles. Pour le Britannique Stuart Hall, la capacité de « vivre avec la différence » est ainsi devenue la « question principale du XXe siècle^[2] ». Celle du XXIe siècle est sans conteste posée par la résilience des préjugés racistes de par le monde – en dépit des discours et des politiques antiracistes –, par la banalisation d'une multitude de pratiques discriminatoires, et par la multiplication des conflits interethniques.

Le racisme ainsi perçu englobe quatre composantes à la fois pérennes et fluctuantes : le préjugé de couleur (illustré par la ségrégation dans le sud des États-Unis sous les lois Jim Crow, le régime de l'apartheid en Afrique du Sud et les préjugés anti-Noirs contemporains) ; l'antisémitisme (du nazisme aux variantes antisionistes actuelles) ; le

racisme colonial (puis postcolonial et néocolonial) ; et, enfin, les stéréotypes ethniques et/ou culturels qui tendent à justifier le repli identitaire actuellement à l'œuvre dans la plupart des sociétés multiculturelles ou multiethniques. Cette typologie n'épuise pas cependant la complexité du racisme ni n'explique la diversité des racismes. Si le racisme en tant qu'idéologie est né au sein de la culture occidentale^[3], ses schémas constitutifs se sont diffusés partout dans le monde, notamment à travers un nationalisme xénophobe, pour réaliser ou défendre la « pureté » d'une « communauté référée à une origine ethnique ou culturelle, sacraliser une identité collective, mobiliser pour sa préservation^[4] ». La diffusion de l'idéologie raciste dans des pays non occidentaux s'explique en partie par les effets de la colonisation et de l'exportation des théories « scientifiques » modernes (à l'image du succès du darwinisme social en Chine et au Japon à la fin du XIXe siècle^[5]). Toutefois, cette diffusion a été plus prégnante dans les pays ayant une longue tradition clanique et une pensée traditionnelle structurée autour de l'opposition-hiérarchisation entre lignages « raciaux ». Ainsi, les thèses racistes européennes ont été rethéorisées en Inde par les nationalistes hindous dans le cadre d'une logique spécifiquement nationale de l'altérité (un « racisme de haute caste »)^[6].

En outre, le racisme est de plus en plus à usage multiple. Les modes de racisation sont divers. Les logiques de différenciation sont nombreuses. Il existe des conceptions biologiques de la race et du racisme, des approches culturelles de la race et des théorisations culturelles du racisme. Race non raciale, race raciale, racisme sans race, race sans racisme, usage trop extensif des termes au point de qualifier de raciste toute attitude de rejet et d'en banaliser les effets, usage trop restrictif conduisant à ne parler de racisme qu'à la condition qu'il y ait usage de la violence, racisme-préjugé, racisme-comportement... Toutes ces combinaisons doivent être prises en compte afin de saisir l'ampleur et la complexité du récent renouvellement des racismes.

À la diversité des usages répond la diversité des motivations, ce qui soulève une question rarement abordée : à quoi sert le racisme ? Plus précisément : à quoi sert-il d'être raciste aujourd'hui, alors que le racisme fait l'objet d'une condamnation internationale et d'une interdiction légale dans de nombreux pays ? La réponse n'est pas

évidente, puisqu'elle suppose de penser rationnellement les dédales de l'irrationnel raciste. Toutefois, la persistance du racisme suggère sa dimension utilitaire – à des fins d'ordre psychologique, social, politique et institutionnel. Les finalités du racisme évoluent au gré des époques et des contextes nationaux : les besoins changent, les racistes s'adaptent aux nécessités du temps, et de nouvelles discriminations apparaissent en marge des formes traditionnelles de l'exclusion.

L'analyse des motivations renvoie à son tour à la diversité des perceptions. Le racisme selon les racistes diffère de celui des antiracistes. À cette évidence s'ajoutent les variations nationales : parler de relations raciales en France est qualifié de racisme, tandis que les *race relations* constituent le socle de la législation antiraciste britannique. Il convient ici de souligner un paradoxe : si le racisme peut être qualifié d'universel en raison de sa récurrence à l'échelle mondiale, il n'y a pas de perception universelle du racisme. L'explication tient en partie à la confusion sémantique et aux enjeux épistémologiques qui minent bien souvent les débats antiracistes. Pour l'essentiel, toutefois, l'absence de consensus s'explique par des enjeux politiques, comme l'ont illustré les récentes conférences mondiales contre le racisme organisées par l'Unesco (Durban I en 2001 et Durban II en 2009). Certaines délégations ont réclamé l'assimilation de l'antisémitisme à une forme d'antisémitisme, proposition violemment rejetée par ceux qui qualifient le sionisme d'idéologie raciste. Certains pays africains ont demandé que l'esclavage soit considéré comme un crime contre l'humanité – proposition assortie d'une demande de « réparations » similaires à celles versées aux victimes de génocides et de l'Holocauste. Des associations de Tibétains en exil ont dénoncé une nouvelle forme d'apartheid au Tibet, tandis que la Chine empêchait des ONG protibétaines de s'exprimer sous le motif d'incitation à la haine raciale. Le racisme des « uns » n'est pas celui des « autres », sans compter les mouvements « antiracistes » qui prolifèrent en argumentant que les antiracistes sont les authentiques racistes.

Comment, dès lors, aborder la complexité du racisme et évaluer ses multiples manifestations ? Une première approche consiste à analyser les débats théoriques autour des notions de race, de racisme et d'ethnicité selon différentes disciplines, différentes époques, et

différentes traditions nationales. Malheureusement, elle soulève plus de questions qu'elle n'apporte de réponses car, comme le soulignent Martin Bulmer et John Solomos, « ce qui est intéressant à propos de la littérature sur la race et le racisme est l'absence de consensus sur les outils conceptuels à utiliser et sur les paramètres généraux de la race et du racisme en tant que champ d'étude^[7] ». Une seconde approche traite du racisme en l'inscrivant dans un contexte particulier – qu'il soit historique, institutionnel ou idéologique –, mais sans toujours expliquer pourquoi et comment le racisme survit à l'évolution du contexte qui l'a créé. Une troisième approche l'analyse comme le résultat d'une construction sociale et politique qui, à son tour, racialise les rapports entre individus. Cette construction s'articule autour des rapports de classes ou surgit à l'entrecroisement du culturel et du politique – notamment dans la définition des identités collectives. Au-delà des variations entre les tenants de cette approche, l'objectif est d'expliquer pourquoi certaines situations et relations sont construites comme des relations de race. Il reste à expliquer, toutefois, comment une même situation peut produire des exclusions différentes, et à l'inverse comment le racisme – dans des situations différentes – peut cibler les mêmes groupes.

Penser le racisme aujourd'hui suggère d'en délimiter les contours, à partir de son mode opératoire de base : l'altérité absolue qu'il présuppose et impose entre individus et groupes, entre identités et cultures, et entre « races » et ethnies. Quelle que soit la diversité des usages et des motivations du racisme, c'est à chaque fois la construction, la transformation, ou le renforcement de frontières que l'on observe. Le constat de « différences évidentes » à travers la référence à de supposées caractéristiques biologiques (principalement phénotypiques) et/ou des différences ethnoculturelles nourrit un processus de catégorisation qui, à son tour, dresse des barrières entre « eux » et « nous ». Ainsi appréhendé, le racisme désigne tout à la fois une *idéologie* et un ensemble de *comportements discriminatoires*^[8]. Longtemps associée au racisme biologique, l'*idéologie* racialiste postule que les races existent, qu'il existe entre elles une hiérarchie qu'il convient de préserver, et que l'appartenance raciale explique le comportement individuel et collectif en fonction d'une essentialisation radicale des différences. Sur la base de ce déterminisme essentialiste, le racisme établit ensuite un classement préférentiel pour orienter un système de valeurs et d'actions dont le

but ultime est de légitimer la doctrine qui le sous-tend. En cela, le racisme est une pensée circulaire qui pose en absolu, par une biologisation des catégories, des différences constatées ou supposées pour justifier des actes d'infériorisation (dans le cas du racisme inégalitaire), d'exclusion (dans le cas du racisme différentialiste), et parfois de destruction des Autres^[9]. Cette idéologie a survécu à la condamnation scientifique de la notion de « race », d'où l'émergence d'un racisme sans « race », certes, mais reposant sur une biologisation des différences ethniques et culturelles. Il importe, dès lors, d'analyser l'évolution des frontières sémantiques du racisme en relation avec l'apparition de nouvelles logiques différentialistes.

Les *comportements* racistes tendent à « isoler, stigmatiser, menacer des groupes humains, des groupes sociaux^[10] » sur la base de préjugés discriminatoires à l'encontre des Autres – quelle que soit la nature de leur différence, réelle ou supposée. L'antisémitisme, l'islamophobie et les préjugés anti-immigrés sont les formes les plus évidentes, les plus immédiates de cette altérisation négative. En complément à ces classiques revisités de l'exclusion, il existe des formes plus subtiles, plus implicites – donc plus dangereuses – de marquage de l'Autre, qui renvoient aux ambivalences de l'ethnicité et aux dérapages du « droit à la différence ». Elles naissent de l'évolution du multiculturalisme hétérophile vers un nouveau racisme hétérophobe, sous couvert de revendications identitaires, autoproclamées ou imposées. Inspiré à l'origine par l'antiracisme, le multiculturalisme a engendré paradoxalement de nouveaux réflexes d'exclusion et d'autoexclusion fondés sur la confusion entre le droit à la différence et la différence des droits. Ce « néoracisme » culturel repose sur une valorisation positive des différences. Il ne s'agit plus alors d'exclure pour préserver l'identité du groupe dominant mais d'exclure pour préserver les spécificités des minoritaires. De nos jours, les empaileurs d'identité ne manquent pas. Leur action est même relayée par des exclus pratiquant l'autoexclusion au nom de spécificités qu'ils revendiquent avec force. Les racisés d'hier sont-ils en passe de devenir les racisants de demain ? Assistons-nous à l'émergence de nouvelles frontières ethniques ?

Cette évolution s'inscrit dans un mouvement plus large, dont l'axe tourne autour de l'actuel débat sur le multiculturalisme et qui puise sa dynamique dans la notion d'ethnie, catégorie fourre-tout, définie au